

LA CULTURE CYBERNETIQUE : UNE MONSTRATION DE L'ÊTRE

Mlan Kouakou Pierre ANZIAN

Maître-Assistant

*UCAO-UUA /Institut Saint Thomas d'Aquin à Yamoussoukro
anzian2009@yahoo.com*

Résumé :

Cet article voudrait ouvrir un chemin nouveau, impensé et inexploré dans le philosophe heideggérien qui conduira à terme à une pensée vers des terres inconnues. En effet, l'oubli de l'Être qui caractérise toute l'histoire de la philosophie, selon Martin Heidegger, n'implique pas seulement la vérité, mais également la non-vérité parce qu'en celle-ci l'Être y demeure toujours. L'oubli de l'Être ne laisse pas penser à un assombrissement de la planète. De plus, la technique n'est pas une menace pour l'Être et l'humanité comme laisse entendre le Fribourgeois. La présence de l'Être dans la non-vérité, voire l'inauthenticité, exprime le sur-montement de l'absorption de l'humanité par la technique. Ainsi l'absorption des mortels par la culture cybernétique dit et manifeste l'Être. Mieux, la culture cybernétique est monstration de l'Être. In fine, la présence de l'Être dans l'existence inauthentique, dans la non-vérité, est l'expression que la culture cybernétique est une monstration de l'Être en sa vérité et non-vérité décelante.

Mots clés : Culture cybernétique, Être, Menace, Monstration, Technique.

Abstract:

The aim of this article is to open up a new, uncharted and unexplored path in the Heideggerian philosopher, which will ultimately lead to thinking in uncharted territory. Indeed, the oblivion of Being that characterizes the entire history of philosophy according to Martin Heidegger implies not only truth, but also non-truth, because in non-truth, Being always remains. The oblivion of Being does not suggest a darkening of the planet. What's more, technology is not a threat to Being and humanity, as Fribourg suggests. The presence of Being in non-truth, even inauthenticity, expresses the over-

coming of the absorption of humanity by technology. Thus, the absorption of mortals by cybernetic culture expresses and manifests Being. Better still, cybernetic culture is a monstration of Being. In fine, the presence of Being in inauthentic existence, in non-truth, is the expression that cybernetic culture is a monstration of Being in its de-celerating truth and non-truth.

Keywords : Cybernetic culture, Being, Threat, Monstration, Technique.

Introduction

La question de l'Être traverse toute l'histoire de la philosophie. Et son point d'origine est la Grèce. Au sujet de la Grèce, Jean Gobert Tanoh affirme :

Pour avoir commencé en Grèce que Hegel qualifie de point lumineux de l'histoire universelle, la pensée, dans l'appartenance à son essence, comme objectivation rigoureuse et profonde de la conscience dans son rapport aux choses, déborde la seule Grèce, et poursuit sa marche radicale, vers le lieu essentiel où l'homme est pleinement chez soi.
(2013 : 4-5).

Le chez soi de l'homme, n'est-il pas en l'Être ? L'Être ne peut être saisi. Il se donne en se retirant. Il est la présence du présent. En raison du fait que l'Être n'est pas quelque chose qui existe, mais ce qui éclaire toutes les choses et les rend visibles, il est l'objet de nombreux débats, discussions et interprétations. Depuis le matin grec de la pensée, qui est l'origine de la philosophie, jusqu'aux Temps Modernes, la quête du fondement ultime de tout ce qui est comme finalité de la métaphysique, passionne une catégorie de personnes, appelée « philosophes ». Disciple de Husserl, Heidegger entre sur la scène philosophique à l'époque de la révolution industrielle, c'est-à-dire, à l'ère de la technique moderne. Cette entrée se fait de façon fracassante à travers son ouvrage *Être et Temps*. Dans cette œuvre, il donne à

la phénoménologie de son maître Husserl, une orientation radicalement différente, consistant en une analytique existentielle de l'homme entendu comme Da-sein, c'est-à-dire “ l'Être-là ” ou “ celui par lequel l'Être survient ”. Par ailleurs, dès les premières lignes de cette œuvre maîtresse *Être et Temps*, il affirme : « *La question de l'Être est aujourd'hui tombée dans l'oubli* » (1986 : 25). Cette affirmation constitue l'Archimède de son philosophe.

Toute la pensée de Martin Heidegger est d'après ses propres dires dominée par la question de l'Être et de son sens unitaire en référence à un ouvrage de Franz Brentano (*Aristote : les diverses acceptions de l'Être*) qu'il avait lu dans sa jeunesse, et qui sera le fil conducteur de toute sa pensée philosophique. Dans cette quête de l'Être, il a pu exhumer et re-vivifier ce vieux concept par une relecture et une nouvelle interprétation de la pensée des premiers penseurs matinaux grecs à qui il attribue l'origine de la philosophie première et de rang premier. Cette lecture l'amène à se dresser radicalement contre la métaphysique et à contribuer à son dépassement. Pour lui, toute la philosophie depuis Platon et Aristote jusqu'à Nietzsche est une métaphysique de l'étant et non celle de l'Être en tant qu'Être. Ce qui revient à dire que la métaphysique est, de fond en comble, platonique. En outre, la métaphysique ne pouvant plus ramener l'étant à l'Être, elle est contrainte de rechercher pour celui-ci un fondement dans l'étant qui dans la hiérarchie apparaît comme le premier.

Au regard de ce déclin de la métaphysique, si l'on veut renouer avec la question métaphysique par excellence, c'est-à-dire, avec la question de l'Être, il faut impérativement dépasser la métaphysique classique, la déconstruire, projet exigeant de comprendre que « *l'homme n'est pas le maître de l'étant, il est le berger de l'Être* » (1986 : 109) écrit Martin Heidegger dans la *Lettre sur l'humanisme*. Il apparaît ainsi que l'homme n'est dorénavant plus compris comme le « fondement-jeté » de l'éclaircie, comme dans *Être et Temps*, mais comme celui qui se

confond avec elle et qui lui est redevable de son propre être. La nouvelle essence de l'homme comme berger de l'Être renfonce l'impératif de dépasser la métaphysique comme science de l'étant plutôt que celle de l'Être en tant qu'Être. Dans cet élan de dépassement de la métaphysique à l'exemple du projet Nietzscheen de « renversement du platonisme », la pensée de Heidegger demeure focalisée sur la question de l'Être et sa vérité. Pour lui, la pensée technique et la cybernétique comme le mode de la calculabilité, de la production, de la consommation et de l'avoir, empêchent de penser et, par conséquent, installent les mortels dans l'oubli de l'Être. Et cet oubli est la cause de l'assombrissement de l'Être, l'homme, l'écologie et la planète. Cet assombrissement comme le danger extrême, le péril, la mort programmée de l'homme, la nature et la planète, donne au Fribourgeois de faire le constat suivant : « *Nous demeurons partout enchaînés à la technique et privés de liberté* » (1958 : 9).

Ce règne et cet enchaînement constituent une menace pour l'Être, l'humanité et la planète. Cette absorption de l'humanité par la technique peut-elle être substantiellement surmontée ? Si oui, comment devons-nous procéder ? Le réveil de la question de l'Être en sa vérité dé-celante n'apparaît-elle pas limitée comme l'authentique voie de sauvetage de l'homme et de planète ? Le dés-assombrissement de l'Être par Heidegger, qui aurait conduit à l'occultation de la non-vérité du processus de l'Être en sa vérité dé-celante en raison de la primauté accordée à la vérité dans son rapport à l'Être, n'est-il pas un renforcement de l'oubli de l'Être ? Face à cette occultation de l'Être, ne conviendrait-il pas de s'interroger en ces termes : si l'Être se tient et se dit dans la vérité, peut-il aussi se tenir et se dire dans la non-vérité ? Cette dernière question oriente et guide la présente recherche. Cette étude est, certes, une recherche théorique et fondamentale, c'est-à-dire qu'elle consiste à faire progresser la connaissance sur le rapport entre l'oubli de l'Être

et, la menace de l'Être, l'humanité et la planète, engendrée par la technique moderne et la culture cybernétique, d'un point de vue heideggérien, mais elle comporte une portée sociale et utilitaire.

Comme objectif principal, notre étude se présente comme un contrepoint à la pensée du Fribourgeois selon laquelle la technique moderne et la culture cybernétique sont une menace pour l'Être, l'humain et la planète. En clair, elle convoque à la sérénité et plus de responsabilité, et vise à montrer que le réveil et l'affirmation de la co-appartenance originelle de la vérité et la non-vérité donne l'occasion de dé-celer la présence de l'Être dans la non-vérité. Cette présence de la non-vérité dans l'Être permet de mettre un terme au danger extrême, au péril, comme conséquence de l'oubli de l'Être. Le salut au sens heideggérien renvoie au changement de paradigme dans notre rapport au monde sous-tendu par l'appel de l'Être, c'est-à-dire, la question de l'Être doit être re-pensée ou posée à nouveaux frais. Dès lors, notre hypothèse de recherche peut se formuler en ces termes : seul le réveil et l'affirmation de la présence de l'Être dans la non-vérité donnent lieu de sur-monter l'absorption de l'Être par la technique moderne et de faire cesser la menace de destruction de l'homme, la nature et la planète.

Pour atteindre cet objectif, nous nous servirons d'une double méthode : l'analyse et la phénoménologie. En Effet, l'analyse phénoménologique articule la perception des faits et la chaîne de proposition consécutive de l'analyse. La phénoménologie laisse apparaître les choses telles qu'elles sont. Et elle est davantage herméneutique en ce sens qu'elle privilégie l'interprétation du phénomène selon le précepte : “expliquer plus pour comprendre mieux”. Cette herméneutique est productrice de sens, c'est-à-dire, d'émergence d'une nouvelle lecture du philosophe heideggérien pour l'homme d'aujourd'hui. En somme, notre double méthodologie permet de battre en brèche la thèse selon laquelle la technique moderne est une menace pour l'Être,

l’humanité et la planète et, de proposer la présence de l’Être dans la non-vérité – tel le signe que la culture cybernétique est une monstration de l’Être – comme pertinente solution pour surmonter l’absorption de l’Être par la technique moderne et de mettre un terme à la détresse, au péril de l’homme, l’écologie et la planète. En d’autres termes, cette étude est une invitation à la sérénité face au péril, au danger extrême, qui menace l’Être, l’humain, l’écologie et la planète.

Cette démarche s’articulera autour de deux axes, et chaque axe se décline suivant trois sous-axes. Dans le premier axe, nous mettrons en lumière la thèse heideggérienne selon laquelle l’oubli de l’Être s’entend comme une occultation de l’Être. Celle-ci se manifeste en trois phases qui sont les trois moments de l’oubli de l’Être. La première est celle de la théorie platonicienne des Idées comme le début de l’assombrissement de l’Être. La deuxième est celle de l’onto-théologie d’Aristote comme la seconde percée du recouvrement de l’Être. La troisième est celle de la technique moderne qui culmine dans le nihilisme comme sommet de l’occultation de l’Être. Dans le deuxième axe, nous tenterons de montrer la possible présence de la non-vérité dans l’Être. Cette démonstration exige d’articuler les caractéristiques essentielles du Dasein, qui sont au nombre de trois, à savoir, l’être-jeté, l’entendre et la parole, d’où le déploiement en trois sous-axes du deuxième axe. Le premier s’intitule : le monde de la dictature du « On » comme topologie à l’épiphanie de l’Être. Le deuxième s’énonce comme suit : le dévalement comme instant d’écoute à la dictée de l’Être. Le troisième porte le titre suivant : la dissimulation comme expression du dire et de la manifestation de l’Être. L’insigne articulation de ces trois caractéristiques essentielles du Dasein (l’être-jeté, l’entendre et la parole) donne de libérer l’Être et de sur-monter l’absorption de l’humanité par la technique moderne. Dès lors, la culture cybernétique apparaît comme une monstration de l’Être.

Au demeurant, la présence de l'Être dans l'existence inauthentique, dans la non-vérité, est l'expression que l'emprise de la saturation de la culture cybernétique dans notre environnement communicationnel, l'usage abondant des Techniques de l'Information et de la Communication (TIC), de nos jours, est une éclosion, une émanation, une monstration de l'Être en sa vérité et non-vérité dé-celante. Cette monstration se présente comme un authentique chemin de sauvetage non seulement de l'Être lui-même, mais aussi de l'homme, de la nature et de la planète. *In fine*, elle donne de mettre un terme à l'occultation flagrante et déroutante de la non-vérité du processus de dé-cèlement de l'Être et, saisir l'Être dans sa globalité, sa totalité, de sorte à interrompre l'assombrissement, le danger extrême, le péril de l'Être, de l'humain, de l'environnement et de la planète.

1. La mise en lumière de la thèse heideggérienne de l'oubli de l'Être comme occultation

L'oubli de l'Être comme retrait-donation de l'Être caractérise toute la tradition métaphysique. Cet oubli de l'Être préoccupe Martin Heidegger au point que la question de l'Être en sa vérité dé-celante se présente comme le centre de toute sa pensée philosophique. Pour lui, « *la question du sens de Être doit être posée.* » (1986 : 28). Dans cette méditation, il y a nécessité à remonter le temps pour y faire ressortir le rôle éminent de Platon, Aristote et la technique moderne dans l'oubli de la question de l'Être. C'est à cette tâche que les prochaines lignes nous convoquent.

1.1. La théorie platonicienne des Idées : le début de l'assombrissement de l'Être

Après le matin grec de la pensée avec les Présocratiques, Platon, à travers sa théorie des Idées, tente de saisir l'étant au

motif que « *l’élaboration de la question de l’étant est aussi bien universelle que principielle : le tout de l’étant dans son être, et à vrai dire c’est dans cette perspective-ci qu’il doit être reconnu* » (Ibid. : 112) mentionne Martin Heidegger. En délaissant ainsi la question de l’Être pour celle de l’Être de l’étant, Platon obscurcit le matin grec de la pensée de l’Être en tant qu’Être comme principe, fondement, au-delà de toute chose. Sa théorie des Idées dévoile deux mondes : le monde intelligible comme celui du vrai monde et de la véritable connaissance et, le monde sensible comme celui du moins vrai ou du moins réel et des apparences. Dans sa théorie de la connaissance, Platon met l’accent sur l’Être de l’étant plutôt que l’Être lui-même. En ce sens, la question de l’Être est délaissée pour celle de l’Être de l’étant. La conséquence de ce délaissement est le nivelingement de la question même de l’Être. C’est pourquoi Heidegger fustige Platon comme étant celui par qui commence l’oubli de l’Être. Pour le Fribourgeois, Platon amorce le commencement de l’oblitération de l’Être avec sa fameuse théorie des Idées qui tente de mettre en lumière l’Être de l’étant subsistant. Se donner pour tâche la saisie l’Être de l’étant, tel est, en effet, ce qui est enjeu dans la théorie des Idées de Platon.

D’un point de vue heideggérien, le délaissement de la question de l’Être au profit de l’Être de l’étant obscurcit considérablement l’éclat radieux du matin grec de la pensée. Si l’Être préoccupe les philosophes grecs de l’Antiquité, c’est parce qu’il est ce qui donne assise sourcière et solidité à toute chose. L’Être serait donc la cohérence qui fournit le principe unique explicatif de tout existant. Plutôt que de s’inscrire dans la continuité des Présocratiques, la théorie platonicienne des Idées élimine la vérité bouleversante de l’Être pour chercher le fondement et la stabilité auprès de l’étant. En ne poursuivant pas l’expérience de l’Être commencée avec Parménide, Platon, selon Heidegger, est celui par qui commence le commencement de l’oubli de l’Être. Ce commencement commence avec la

scission du monde en deux : le monde sensible et le monde intelligible des Idées. L'opposition et la tension au sein du monde est le commencement de la métaphysique comme le déploiement double d'une question unique. La théorie platonicienne des Idées avec l'introduction de la tension interne dans le monde ouvre la voie à la métaphysique de la dualité Étant-Être. Avec la scission du monde en deux par Platon – l'un sensible, qui change et se dégrade, l'autre intelligible, qui est immuable et parfait – commence ce que Martin Heidegger appellera plus tard avec la scission également du monde entre les mortels, les hommes, les divins, et les dieux, d'une part, et l'identification de l'Être au divin chez Aristote, le traitement onto-théologique de la question de l'Être, d'autre part. Le questionnement en direction de l'Être comme principe des principes se dédouble avec la théorie de la connaissance qui met en évidence une ligne de démarcation entre deux connaissances différentes. En ce sens, François Jaran affirme : « *Le dédoublement de la philosophie était déjà présent chez Platon* » (2006 : 5).

Avec Platon s'opère le changement d'orientation de la métaphysique. Au lieu d'être une méditation portant sur l'Être, la métaphysique jette désormais le regard sur l'étant en son étanticité. Elle n'interroge plus l'Être en sa vérité mais l'Être de l'étant. Le monde sensible de Platon comme celui du reflet du monde des Idées met en lumière la relation qu'entretiennent ces deux mondes. Ainsi la théorie des Idées introduit la relation dans le philosopher platonicien.

Aristote, disciple de Platon, s'engouffre dans cette ouverture tracée par son maître à travers l'onto-théologie comme seconde percée du recouvrement de l'Être.

1.2. L'onto-théologie chez Aristote : la seconde percée du recouvrement de l'Être

Comme Platon, Aristote inscrit son philosopher dans le

dédoulement de la métaphysique. Celui-ci prend le visage, à la fois, d'une ontologie (une méditation sur l'Être), s'articulant à une théologie puisqu'il introduit Dieu dans la pensée grecque. La venue de Dieu en philosophie consacre fondamentalement ce que le Badois nomme en sa substantialité l'« onto-théologie » (Ibid. : 48) écrit François Jaran. La nouveauté dans la question de l'Être est la convocation par Aristote de Dieu comme l'Être le plus haut, qui est au fondement de tout. La métaphysique devient philosophie première et renvoie à la substance. Ainsi avec Aristote, la méditation sur l'Être se dédouble en question à la fois ontologique et théologique. Ce dédoublement qui avait déjà commencé avec Platon pour ensuite s'amplifier avec son disciple Aristote indique clairement un changement radical de la pensée grecque en son matin inaugural. La métaphysique n'a plus l'Être comme fondement mais l'étant suprême Dieu. D'un point de vue heideggérien,

L'essence de la métaphysique n'est pas seulement théo-logique mais aussi onto-logique. La métaphysique n'est pas seulement l'une, ni aussi l'autre. Bien plutôt la métaphysique est théo-logique, parce qu'elle est onto-théologique. Elle est celle-ci, parce qu'elle est celle-là. (Gourinat, 1996 : 86).

Affirmer que la métaphysique est de constitution onto-théologique cela signifie que « *la métaphysique interroge donc simultanément dans deux directions distinctes : elle interroge, d'une part, l'étant dans son ensemble à partir de l'étant le plus haut et, de l'autre, les déterminations de l'étant en tant qu'étant* » (2006 : 45) affirme François Jaran. Pour Martin Heidegger, la constitution onto-théologique de la métaphysique se présente à elle-même comme son véritable problème dans la mesure où elle ne permet pas de questionner en direction de la question de l'Être

comme tel. Dans le fond, « *la métaphysique se plierait à un cadre qui l'empêche, de se transcender et d'aborder de plein front la “vraie” question fondamentale, celle de l'être* » (Ibid. : 49) mentionne François Jaran.

Après cette seconde percée du recouvrement de l'Être intervient la troisième qui est la plus haute, l'extrême occultation de l'Être avec la technique moderne.

1.3. La technique moderne : sommet de l'occultation de l'Être

La pensée technique moderne est fondamentalement traversée par la volonté de domination de l'étant. Elle est l'expression de l'invitation de Descartes à être « maître et possesseur de la nature » (2016 : 128). S'inscrivant dans cette logique, la technique moderne se présente dès lors comme une interpellation pro-vocante. Elle met l'homme en demeure de commettre le réel comme un fonds (1958 : 26) laisse résonner Martin Heidegger. Concernant le « fonds », il mentionne :

Le mot (le fonds) dit ici plus que stock et des choses plus essentielles. Le mot « fonds » est maintenant promu à la dignité d'un titre. Il ne caractérise rien de moins que la manière dont est présent tout ce qui est atteint par le dévoilement qui pro-voque. Ce qui est là au sens de fonds n'est plus en face de nous comme objet. (Ibid. : 26).

Ce que le Fribourgeois considère comme l'interpellation provocante, c'est l'asservissement de la nature par l'homme à ses besoins comme œuvre du progrès technique actuel. Cette avancée technologique a malheureusement ouvert à l'homme moderne un horizon du comportement pro-vendant. Ainsi, l'homme est entré dans la phase d'un rapport autre avec les objets situés dans le monde. Tout est un fonds à exploiter y

compris lui-même. Il ne considère plus l'objet comme objet ayant un sens dans sa posture d'objet mais plutôt comme ce qui est dans une perspective d'*utiliterie*, c'est-à-dire comme un fonds disponible à mettre en demeure. Dans cette perspective, le Badois a pu écrire :

Tout (l'étant dans sa totalité) prend place d'emblée dans l'horizon de l'utilité, du commanditement, ou mieux encore de celle du commanditement de ce dont il faut s'emparer ... Plus rien ne peut apparaître dans la neutralité objective d'un face à face. Il n'y plus que des Bestände, des stocks, des réserves, des fonds. (1976 : 456).

La technique est une pro-vocation au commettre. Cet appel pro-vocant, le Badois le nomme *Gestell* ou arraisionnement, disposition. *Le Gestell*, en allemand, est la figure suprême de la maîtrise et la possession de la nature. *Le Gestell* se traduit en français par le concept de « disposition », mais mieux plus par celui d'« arraisionnement » dont le contenu sémantique et phénoménologique transparaît dans cette affirmation : « *Maintenant, cet appel provocant qui rassemble l'homme (autour de la tâche) de commettre comme fonds ce qui se dévoile, nous l'appelons l'Arraisionnement* » (1958 : 26) écrit le sage de Todnauberg. D'un point de vue heideggérien, l'arraisonnement se présence comme l'essence de la technique. Il est production de médiocrité pour l'homme. Plutôt que d'élever la conscience humaine en la portant vers l'Être, l'arraisonnement occulte la question de l'Être. La technique moderne installe les mortels dans l'existence inauthentique extrême. Elle détourne les hommes du rapport avec l'Être et tourne leurs regards vers la terre, la nature et fait de celle-ci une réserve, un fonds à exploiter jusqu'à épuisement total. La technique moderne pousse plus loin l'occultation de l'Être. Cette

occultation est renforcée par le nihilisme de Nietzsche qui sonne la fin ou l'achèvement de la métaphysique. La technique moderne avec son plus haut niveau d'oblitération renforcé par le nihilisme obscurcie à l'extrême la question de l'Être. En ce sens, la technique moderne pousse à son degré le plus élevé le recouvrement de l'Être. Cette occultation se présente comme le sommet de l'assombrissement de l'Être puisqu'elle empêche la libération de l'Être, du Dasein, et plonge l'humanité dans la détresse la plus inquiétante, le danger extrême, le péril de l'homme, de la nature et de la planète. Au demeurant, la technique moderne se présente, aux yeux du philosophe de Messkirch, comme une menace pour l'Être, l'humanité et la planète.

Dans sa méditation sur la technique, ce que dénonce Heidegger, c'est la technique pour la technique, autrement l'essence de la technique qui arraïonne les mortels, c'est-à-dire qu'elle empêche tout rapport à l'Être. Or, le sans rapport avec l'Être est synonyme de déchéance (*Vefallen*) et par conséquence de menace, de péril. Au fond, ce que tente de mettre en lumière Martin Heidegger dans sa méditation sur la technique moderne, c'est le caractère arraïonnant de la technique moderne. Dans une logique de son sur-montement, il attire, d'une part, l'attention des mortels sur les effets néfastes de la civilisation technologique qui se traduisent par l'absorption de l'humanité par la technique moderne et, d'autre part, les prévenir du péril, du danger extrême représenté par l'emprise de la saturation de la culture cybernétique dans notre environnement communicationnel et l'usage abondant des TIC. Dans cette perspective, il estime que l'absorption de l'humanité par la technique moderne peut être sur-montée à condition de réveiller la question de l'Être. Pour lui, le réveil de la question de l'Être se présente comme la voie de salut, de sauvetage de l'humanité et la planète. Sans le retour à l'Être, l'humanité et la planète sont-elles condamnées à mourir ? En dépit du réveil de l'Être,

l’absorption de l’humanité par l’emprise de la saturation de la culture cybernétique dans notre environnement communicationnel et l’usage abondant des TIC, de nos jours, est-elle possible sans l’affirmation de la conjugaison originelle de la vérité et la non-vérité du processus de dé-cèlement de l’Être ? Autrement dit, malgré le réveil de la question de l’Être, la menace persistante de la fin de l’Être, de l’humanité et de la planète, ne trouve-t-elle pas son fondement dans l’oubli de la non-vérité du processus de dé-cèlement de l’Être ? En ce sens, la saisie de l’Être en sa globalité, sa totalité, comme étant, à la fois, dans la vérité comme la non-vérité, ne serait-elle pas l’authentique issue de sauvetage ? La saisie de l’Être en sa totalité, son entièreté, appelle, simultanément, la vérité et la non-vérité du processus de dé-voilement de l’Être. Ainsi, si l’Être se tient et se dit dans la vérité, peut-il aussi se tenir et se dire dans la non-vérité ? Les prochaines lignes de notre étude tenteront de répondre à cette interrogation.

2. La présence de l’Être dans la non-vérité : la monstration comme le trait fondamental de la culture cybernétique

L’oubli de l’Être ne laisse pas penser à l’assombrissement de l’Être et du monde. Car « « *là où est le péril, croît ce qui sauve* » (2014 : 96) fait remarquer Hölderlin. Le réveil et l’affirmation de la conjugaison originelle entre la vérité et la non-vérité donne lieu de dé-celer la présence de l’Être dans la non-vérité, l’inauthenticité.

2.1. Le monde de la dictature du « On » comme topologie à l’éiphanie de l’Être

Le monde est le réceptacle du Dasein puisqu’il y est en tant qu’être-jeté. Projété par le jet de l’Être, le Dasein vit dans le monde. C’est un être-au-monde. Ce qui veut dire que l’existence du Dasein se fait dans un monde. Mais, le monde ne consiste pas

en un ensemble d'objets inertes qui entourent le Dasein. Le monde est un ouvert qui accueille le Dasein en vue du destin de l'Être. Projeté dans le monde comme être-au-monde, le Dasein est se présente comme éclaircie, lumière pour lui-même pour autant qu'il est dans la lumière. « *Dans l'éclaircie s'ouvre cette amplitude sans laquelle les choses ne peuvent justement pas entrer en rapport et se tenir dans une mutuelle proximité sans laquelle le lointain lui-même ne peut surgir comme tel* » (2013 : 112) écrit François Fédier. Le surgissement advient dans un espace de jeu ouvert au lointain. La venue en présence de la présence comme ce qui éclaire l'existence ne serait le signe que le monde du « On » est l'éclairé qui éclaire : une « ouverture » (1986 : 177) écrit Martin Heidegger.

Concernant l'éclaircie, le Fribourgeois fait remarquer que l'Être est paradigmique parce que « *l'Être s'adonne à nous et s'éclaircit et qu'en s'éclaircissant, il aménage l'espace de jeu du temps dans lequel l'étant peut apparaître* » (1962 : 149-150). Cette illumination se manifeste comme signe partout et toujours, sous les formes les plus quotidiennes de l'existence : sous la forme du « On », de l'inauthentique, dans les situations de non-soi-même. Bien que l'inauthenticité soit le mode ordinaire du Dasein, il n'en demeure pas moins qu'il passe souvent en mode authentique. Au fond, le Dasein ne peut déchoir constamment, vivre replier sur un soi inauthentique en permanence parce qu'il peut toujours en émerger. C'est au fait ce que met en relief le philosophe et poète allemand Hölderlin dans son Poème *Patmos* : « *Mais là où est le péril, croît ce qui sauve.*» (2014 : 96). Commentant ce vers de Hölderlin, le Badois affirme : « *Où est le péril comme péril, est aussi déjà mûr ce qui sauve (...) Le péril est lui-même, s'il est péril, ce qui sauve* » (1976 : 314). Dans l'entendement de Martin Heidegger, le péril, c'est l'oubli de l'Être et sa vérité. Un oubli que le philosophe de Messkirch impute à l'existence inauthentique. Concernant le péril énoncé dans le vers hölderlinien, il se présente comme un

paradoxe dans la mesure où il contient les germes de son propre salut.

Le péril ne devrait pas inquiéter puisqu'il porte en lui la venue de la délivrance. En ce sens, Heidegger laisserait entendre que si, d'une part, dans le péril, l'oubli comme tel fait son entrée, et d'autre part, « *dans la mesure où le péril est l'être lui-même, il est partout et nulle part* » (Ibid. : 314) alors l'Être est dans l'authenticité comme l'inauthenticité. Ce qui donne d'affirmer que l'Être se tient et se dit dans la vérité comme la non-vérité. Concernant le péril, l'Homme de la Forêt-Noire précise : « *Lorsque le péril est le péril comme tel, advient avec le tournant de l'oubli la garde de l'Être... Que le monde advienne comme monde, que la chose advienne comme chose, telle est la lointaine advenue de l'essence de l'Être lui-même.* » (Ibid. : 315). L'oubli de l'essence de l'Être apparaît comme le péril des Temps Modernes pour Heidegger. Mais, ce péril ne peut perdurer dans la mesure où tout péril s'accompagne d'un salut, d'une libération, d'une délivrance. Dans le péril, l'Être se réduit à l'ensemble de ce qui est. Il y a confusion entre l'Être et l'étant. Or, originairement, il n'est pas ainsi. Pour Sylvaine Gourdain, « *l'Être ne se réduit pas à l'ensemble de ce qui est [...] le retrait permet de ré-ouvrir l'horizon au-delà d'un réseau de significativité qui s'est clos en soi-même* » (2017 : 188).

Cette affirmation laisse entendre qu'il y a possibilité de nouvelle localisation de l'Être. Ce nouveau lieu est l'espace vide, le site du jeu entre réalité impensable et pensable, indicible et dicible. En clair, il est le cadre au sein duquel un certain dévoilement est possible ; le dé-voilement consistant lui-même en une tension toujours en mouvement entre dévoilement et voilement (Ibid. : 188) fait remarquer Sylvaine Gourdain. Le monde comme ouverture et pré-compréhension à l'Être est une lumière, mais celle-ci a besoin d'une clairière qui la précède pour pouvoir rayonner et éclairer. L'Être *est* laisser-être, laisser-faire l'étant, permission d'être. Le monde du « On » n'est pas

fermé à la monstration du jeu de l'Être puisque celui-ci « *n'a aucun lieu qui lui serait seulement imparié du dehors. Il est lui-même le site sans lieu de toute présence.* » (1976 : 315) mentionne le penseur de Todnauberg. Ce qui signifie que le monde du « On » est plutôt le site, le lieu d'éclosion de la lumière de l'Être. Le mode de l'inauthenticité se présente comme un lieu, une région, une localité d'expression, d'apparition, de monstration, d'épiphanie de l'Être. Ce qui revient à dire que l'inauthenticité est une *êtrophanie*, c'est- à-dire, un lieu d'expérience, de donation, d'éclosion de l'Être. L'émanation, le témoignage de l'Être, n'est pas que l'affaire propre de l'authenticité. Elle est aussi l'affaire propre de l'existence inauthentique. Dès lors, l'inauthenticité est un lieu, un espace, une topologie de donation, de révélabilité, de monstration de l'Être. Ce qui implique l'Être n'est donc pas présent que dans l'existence authentique : il est aussi présent dans l'existence inauthentique. Dans cette dynamique, le monde du « On », celui de l'anonymat, de l'impersonnalité, apparaît ici comme « l'éclairé qui éclaire » (1986 : 176), ce que Heidegger appelle « la clairière » dans *Être et Temps*. Pour lui, il existe un rapport insigne entre la clairière de l'Être et le temps. Cette corrélation est mise en lumière dans cette affirmation du philosophe de Messkirch : « *Présence (Être) appartient à la clairière du se retirer (temps) apporte avec elle la présence (Être)* » (1976 : 348).

Le monde du « On » se présente désormais comme la clairière de l'Être. Le monde du « On » comme clairière selon cette étude et le monde comme clairière, selon Heidegger, donne de saisir, dorénavant, le monde en sa totalité d'être clairière. En tant qu'être-jeté présent dans cette clairière, il revient au Dasein d'être à l'écoute de l'Être. Pour rompre avec l'absorption de l'humanité par la technique moderne, le Dasein doit revenir à l'entendre, c'est-à-dire, à l'écoute comme entente de l'Être.

2.2. Le dévalement comme instant d'écoute de la dictée de l'Être

L'écoute est la deuxième caractéristique essentielle du Dasein après celle d'être un être-jeté-au-monde. L'écoute « *est une certaine qualité de l'être-là, une certaine présence à l'autre pour lui, le don qui lui est fait, don précieux entre tous, de pouvoir exister pour quelqu'un, et selon ce qu'il est : être là lui-même, et qui il est* » (1995 : 66) mentionne Maurice Bellet. Si, dans l'entendement de Martin Heidegger, l'Être parle, énonce, donc « dit » ce qu'il est, alors le Dasein n'est qu'à l'écoute de ce *dict* originaire. Ainsi, l'acte d'écouter se présente comme un mode propre du Dasein. Écouter la voix de ce qui demeure impensé sous le mode de la pensée, voilà ce que le Dasein s'applique à faire chaque fois dans son existence. Ainsi, en mode de dévalement appelé aussi déchéance, le Dasein est à l'écoute de la voix silencieuse de l'Être. Le Fribourgeois semble ignorer qu'un Dasein inauthentique reste un Dasein puisque l'inauthenticité n'est pas dépréciatif, négatif ou sous-évaluant. Donc, l'inauthenticité n'entache en rien l'être propre du Dasein de dire en propre l'Être. Autrement dit, l'inauthenticité ne change en rien l'être du Dasein mais plutôt son mode d'être. Cela revient à dire que le Dasein demeure Dasein même en mode de dévalement. Or, le propre du Dasein est non seulement de dire l'Être, mais d'être à l'écoute de la voix silencieuse de l'Être. Il apparaît, en toute clarté, que s'il y a une écoute de l'Être en mode de dévalement du Dasein, c'est une écoute de l'Être, qui s'adresse au Dasein et, fait de lui « l'écoutant » de l'Être.

Le « lieu » de la dictée de l'Être est donc le mode de dévalement, qui est toujours déjà cette ouverture à la voix de l'Être. Le dévalement est un moment, un instant où l'Être se donne dans l'écoute silencieuse sans voile et sans opacité. Le Dasein est, à la fois, un diseur et un écouteur de l'Être. Au fait, le Dasein dit l'Être parce que l'Être se dit, d'après Heidegger.

Ce qui veut dire : l'Être lui-même est un diseur. L'Être est son propre dire. Heidegger lui-même, n'avait-il pas compris que la manifestation de l'Être, le fait qu'il y a de l'Être, ne sont-ils pas comme une parole, comme un « dict » ? La tâche de penser, c'est-à-dire, la pensée qui pense, la pensée méditante, la pensée dans son engagement par l'Être pour l'Être est celle de l'entendre. Car c'est à la pensée que l'Être s'adresse ; la vocation insigne de l'homme est d'entendre et de comprendre le « dict » de l'Être. C'est d'ailleurs pourquoi, l'homme est le seul étant qui baigne dans une pré-entente ou pré-compréhension de l'Être. La vocation de l'homme à entendre et à comprendre le langage de l'Être le rend capable d'entendre, au deux sens du terme (écouter et comprendre), la disposition à faire silence et concentrer son écoute pour parvenir à cette entente avec l'Être, c'est-à-dire, entrer en relation avec l'Être, mieux être en accord avec l'Être. Heidegger appelle « sérénité », la disposition de l'homme à être en accord avec l'Être. Elle offre la possibilité au Dasein de se situer au monde et auprès des choses librement et sans aucune emprise sur lui.

L'homme est en accord avec l'Être pour jouer substantiellement son rôle comme celui qui donne du sens à l'existence humaine. N'est-ce pas en raison de cette éminente tâche que la question du rôle de l'homme sur la terre est une question qui revient sans cesse depuis le début de la philosophie ? C'est d'ailleurs pourquoi Martin Heidegger interpelle les mortels à se réconcilier avec l'Être. Pour lui, la disparition de la pensée méditante au profit du mesurable, de la production, du consommable et de l'avoir est le signe du péril, de l'extrême danger. En ce sens, il mentionne : « *L'humanité sur cette terre se trouve dans une situation dangereuse* » (1966 : 47). Au sujet du péril, Antoine Kouakou affirme :

Comment ne pas caractériser cette situation de

“périlleuse” quand on sait que l’homme dans l’univers technoscientifique, n’est plus homme, mieux un sujet subsistant de soi, mais plutôt un objet, une simple chose. Comment ne pas voir en cette situation le grand danger de l’humanité, tant il est évident que devant cette chosification ou réification de l’homme, c’est bien l’essentiel qui est mis dans l’oubli : l’Esprit, la Pensée ou l’Être, négligé au profit du corps, de la matière ou de l’avoir. (2007 : 25).

Au regard du déclin de la planète, le philosophe de Fribourg interpelle les mortels en laissant entendre qu’il s’opère avec le règne et l’emprise de la saturation de la culture cybernétique dans notre environnement communicationnel et l’usage abondant des TIC, de nos jours, de plus en plus une criade « *indifférence envers la pensée. Et alors ? Alors l’homme aurait nié et rejeté ce qu’il possède de plus propre, à savoir qu’il est un être pensant* » (Ibid. : 25). En tant qu’être pensant, il revient à l’homme d’être à l’écoute de l’Être en vue sa sauvegarde. N’est-ce pas que sauvegarder, c’est préserver, protéger, soigner, épargner, mettre fin à une situation ? Mettre fin au péril des Temps Modernes, n’est-ce pas ré-concilier les hommes avec l’Être ? Le péril actuel n’incline-t-il pas les hommes d’aujourd’hui à re-nouer avec la question de l’Être afin de s’assurer plus de sérénité et une nouvelle espérance ?

Cette nouvelle espérance transparaît clairement dans cette affirmation du Badois : « *Plus nous nous approchons du danger, et plus clairement les chemins menant vers “ce qui sauve” commencent à s’éclairer* » (1958 : 48). Cette nouvelle espérance viendra donc mettre un terme, une fin à l’assombrissement du monde. Ce qui signifie que là où subsiste le péril dû au règne et à l’emprise de la saturation de la culture cybernétique dans notre environnement communicationnel et l’usage abondant des TIC,

de nos jours, s'ouvre aussi un chemin de salut. Face au péril qui trouve son point d'ancrage dans la vie inauthentique, il y a à coup sûr une certaine marge d'erreur et d'errance. En ce sens, il convient de dire du dévalement qu'il « *serait bien plutôt en soi “une odysée” dans laquelle l'errance ferait son apprentissage, dégageant à chaque fois une fissure où luit la vérité de l'estre* » (2014 : 50) affirme Peter Trawny. Ce qui revient à dire que l'inauthenticité offre la possibilité de faire l'expérience de l'Être. Ainsi, face aux multiples chemins qui semblent mener nulle part, il apparaît dans le dévalement (ou la déchéance) un chemin possible de percevoir la fissure fondamentale conduisant à la vérité de l'Être. Il y a donc au sein du dévalement un chemin qui conduit à la clairière de l'Être. En ce sens, le dévalement est un mode destinal de donation, d'éclosion, d'épiphanie, de monstration de l'Être.

Par ailleurs, il importe de souligner que le dévalement conduit à l'angoisse. Or dans l'angoisse, le Dasein fait l'expérience du « il y a », c'est-à-dire, de la donation, de l'éclosion de l'Être. Ce qui signifierait que le dévalement offre subséquemment l'opportunité de la manifestation, de faire l'expérience de l'Être. Dès lors, le dévalement apparaît comme un lieu, un espace et un instant du dire de l'Être. Ce qui implique que le dévalement n'est pas qu'une modalité de la vie inauthentique. Il est une disposition, un existential de l'écoute du dict de l'Être. Avec le dévalement s'offre au Dasein l'opportunité d'une détermination profonde et pertinente de la vérité de l'Être. À vrai dire, le dévalement est la disposition qui en son être se rapporte extensivement à la vérité de l'Être. Par-là est indiqué le concept ancien de l'« Être ». Le dévalement est un lieu, un espace, un instant de la vérité de l'Être.

En outre, si l'Être est la réalité la plus fondamentale, sans laquelle toute chose manquerait de consistance alors le dévalement ne pourrait être dévalement que s'il est traversé par l'Être. Si la question de l'Être préoccupe Heidegger au point

d'aiguillonner sa pensée de bout en bout, c'est parce que, sans une explicitation du sens de l'Être, l'homme ne peut être : « *Sans une ouverture de l'Être, nous ne pourrions d'aucune façon être “les hommes”* » (1967 : 91) affirme le sage de Messkirch. Au sujet de cet homme-étant ou Dasein, le Fribourgeois mentionne : « *Le Dasein (l'homme) a ceci de propre qu'il n'a qu'à être pour que cet être qui est le sien lui soit découvert. L'entente de l'Être est lui-même une détermination d'être du Dasein. Ce qui distingue ontiquement le Dasein, c'est qu'il est ontologique.* » (1986 : 36). Enclin au dévalement, c'est-à-dire, enclin à masquer les questions existentielles par la quotidienneté, le Dasein peut poser la question l'Être en raison de sa pré-compréhension de l'Être. Le dévalement, en tant que déchéance, dans son caractère positif, ouvre de nouvelles dispositions et inspire, en quelque sorte, une nouvelle espérance dont le christianisme fait tant l'éloge. Le christianisme n'invite-t-il pas les hommes à vivre subséquemment leur déchéance, à donner pleine mesure à leur expérience de la fragilité comme lieu, espace de la manifestation de la présence du Divin, “ce Dieu qui nous sauve” ?

Dans le péril s'ouvre une nouvelle espérance pour le Dasein. La possibilité d'un salut se fait toujours jour dans le péril. Ce qui veut dire : le péril est un destin du dé-voilement de l'Être. Dans le dévalement émerge la donation de l'Être et subséquemment, le Dasein est à son écoute. La disposition du Dasein à se mettre à l'écoute de la dictée de l'Être en mode de dévalement est possible parce qu'il vit dans une certaine entente de l'Être. Le Dasein est en entente préalable avec l'Être. Concernant, cette disposition du Dasein, Martin Heidegger dit en substance : « *L'entendre constitue lui-même un genre fondamental de l'être du Dasein* » (1986 : 315). Le Dasein est capable d'être un diseur de l'Être parce qu'il entend la voix de l'Être. Le Dasein a donc en propre de dire l'Être : il est donc un diseur de l'Être.

De surcroît, le Dasein est un écouteur de l'Être, dans l'entendement du Badois, parce qu'il vit dans une pré-

compréhension de l’Être. L’ouverture à l’Être du Dasein donne à celui-ci d’être à l’écoute de la voix silencieuse de l’Être tant dans le recueillement que dans le brouhaha. En mode de dévalement, le Dasein ne cesse d’être à l’écoute de la voie de l’Être. L’écoute de la dictée de l’Être n’a pas lieu uniquement dans l’existence authentique dont le recueillement est sa fine pointe. Si aucune altération possible ne pèse sur le Dasein en mode de dévalement alors – celui-ci bien qu’il demeure un authentique Dasein en son essence mais inauthentique dans son existence – il reste à l’écoute de la dictée de l’Être, qui lui vient par l’acte de penser puisque penser et écouter sont des modes d’être propres du Dasein. Même en mode de dévalement radical, le Dasein pense toujours en direction de l’Être parce que le propre de la pensée, c’est de penser son habitation dans l’Être (2012 : 34), précise Martin Heidegger. Mieux, « *l’assombrissement du monde n’atteint jamais la lumière de l’Être* » (1976 : 21) affirme le Badois. Même dévalé, le Dasein reste à l’écoute de la dictée de l’Être. La technique à travers la production de vie inauthentique « *déploie son être dans la région où le dévoilement a lieu* » (1958 : 19) écrit Heidegger.

Concernant le lieu et la manière du dévoilement, il mentionne : « *Nous n’avons pas à aller chercher bien loin. Il est seulement nécessaire de percevoir sans prétention ce qui a toujours réclamé l’homme dans une parole à lui adressée, et cela d’une façon si décidée qu’il ne peut jamais être, si ce n’est comme celui auquel une telle parole s’adresse.* » (Ibid. : 35). Qui est celui qui adresse la parole à l’homme ? C’est bien l’Être par qui et pour qui l’homme pense : « *La pensée, obéissant à la voix de l’Être cherche pour celui-ci la parole à partir de laquelle la vérité de l’Être vient au langage* » (1968 : 83) note le Fribourgeois. Il en découle alors que « *le langage est la maison de l’Être* » (1986 : 85) écrit le sage de Messkirch. Pour Pierre Aubenque, « *le rapport de l’homme à l’Être n’est pas seulement exprimé par le langage, mais il est le langage même* » (2005 :

235). Si le langage abrite l'Être alors la dicté de l'Être s'opère en mode authentique comme inauthentique. Dès lors, le dévalement met en relief la donation, la révélabilité de l'Être. Autrement dit, il donne de faire l'expérience de l'Être.

En somme, le dévalement se présente comme un instant d'écoute à la dictée de l'Être. Le Dasein peut écouter non parce qu'il a des oreilles, mais qu'il dispose uniquement la parole. La parole parle déjà. C'est un parlé déjà parlé. C'est pourquoi « *la parole est parlante* » (1968 : 83) affirme le Badois. C'est parce que la parole parle que l'homme parle. La parole n'appartient pas en propre à l'homme. L'homme possède juste la parole pour parler. Le parler authentique de l'homme est le dire l'Être. Ce dict est le propre de la parole. Celle-ci est sa troisième caractéristique essentielle du Dasein. La parole inauthentique se révèle dans la dissimulation. Quel contenu phénoménologique la dissimulation peut-elle porter ? Ne serait-elle pas la marque, le sceau, l'étalage, l'expression du dire et de la manifestation de l'Être dans son processus de dé-voilement ?

2.3. *La dissimulation comme expression du dire et de la manifestation de l'Être*

Dans la conférence *De l'essence de la vérité*, Heidegger laisse entendre que l'essence de la vérité s'est dévoilée comme liberté, d'une part, et la non-vérité se dévoile sous le mode de la dissimulation, d'autre part. Ce qui revient à dire que la non-vérité à laquelle l'homme donne cours par la dissimulation qu'il se fait de cette obnubilation de la totalité de l'étant est une structure d'un moment constitutif du Dasein, à savoir un existential. Pour le Fribourgeois, « *l'obnubilation de l'étant en totalité, la non-vérité originelle, est plus ancienne que toute révélation de tel ou tel étant* » (1968 : 182). La non-vérité comme la condition de possibilité de l'inauthenticité ne permet pas aux étants de se déployer. La non-vérité comme un recouvrement voile l'étant en totalité. En ce sens, Heidegger

peut affirmer : « *Dans la liberté ek-sistante du Dasein se réalise la dissimulation de l'étant en totalité qu'est l'obnubilation.* » (Ibid. : 182). Mais, l'obnubilation fondée sur la non-vérité refuse à la vérité de se révéler.

Perçue comme la non-vérité par le Fribourgeois, « *la dissimulation apparaît comme ce qui est obnubilé en premier lieu. Le Da-sein en tant qu'il ek-siste, engendre le premier et le plus étendu non-dévoilement, la non-vérité originelle* » (Ibid. : 183) écrit Martin Heidegger. La dissimulation porte la marque de ce qui est caché. La dissimulation renvoie à l'obnubilation. Or « *l'obnubilation refuse à l'ἀλήθεεια de dévoilement* » (Ibid. : 182) mentionne le Badois. D'un point de vue heideggérien, la dissimulation empêche l'Être de se déployer en sa consistance dans son processus de monstration. La dissimulation ne permet pas le dé-cèlement de l'Être, c'est-à-dire, à l'Être de se déployer dans le processus de dé-voilement parce qu'il est à son fondement dans la non-vérité. Pire, la non-vérité a fait l'objet d'occultation dans le rapport à l'Être du fait que l'on a accordé la primauté à l'Être se dé-voilant en sa vérité dé-celanate.

La pensée selon laquelle il est impossible à la vérité de se dévoiler dans l'obnubilation est le signe qu'elle dissimule. C'est pourquoi le sage de Bade n'hésite à affirmer : « *L'obnubilation est donc lorsqu'on la pense à partir de la vérité comme dévoilement, le caractère de n'être pas dévoilé et, ainsi, la non-vérité originelle, propre à l'essence de la vérité* » (Ibid. : 182). Si la non-vérité en tant que dissimulation n'est pas un accident, une erreur ou une méprise, mais la simultanéité du dévoilement et du retrait de l'Être dans l'étant en sa totalité comme le souligne le philosophe de Todnauberg, alors il convient de faire briller la conjonction originelle entre la vérité et la non-vérité, voire de l'authenticité et l'inauthenticité, dans la saisie totalisante, englobante de l'Être. Cette conjonction est, en effet, l'expression de l'unité fondamentale de la vérité et de la non-vérité ainsi que l'authenticité et de l'inauthenticité. Comme les

deux faces d'une même pièce de monnaie, l'une appelle l'autre et vice-versa. Cette pièce de monnaie ne peut être dite pièce de monnaie parce que composée de deux faces qui se renvoient l'une à l'autre pour former la totalité de la pièce de sorte à répondre aux exigences d'une pièce, c'est-à-dire, être dotée de deux faces. Auquel cas, l'objet présenté ne sera pas appelé une pièce de monnaie. Dès lors, la connexion originelle entre la vérité et la non-vérité donne de saisir l'Être en sa totalité, sa globalité, dans son processus de dé-clement. La conjugaison originelle entre la vérité et la non-vérité vient donc corriger l'occultation flagrante et déroutante qui n'admet nullement la non-vérité dans le processus de dé-voilement de l'Être. En effet, cette intime et originelle connexion met en lumière le dé-clement de l'Être, simultanément, dans la vérité comme la non-vérité. Cette co-appartenance originelle valorise, à la fois, la vérité et la non-vérité. Et cette valorisation donne de retrouver ce qui assure l'unité fondamentale et, qui permet à l'Être de se tenir aussi bien dans la vérité que la non-vérité. En ce qui concerne la non-vérité comme dissimulation, la co-appartenance originelle donne accès à la dissimulation comme manifestation de l'Être. Ainsi, la dissimulation, dont le fondement est la non-vérité, se présente comme un mode de dé-voilement de l'Être. La conjugaison originelle donne à l'Être de se déployer et se dévoiler aussi bien dans la vérité que dans la non-vérité.

En définitive, l'Être qui était caché sous le sceau de la dissimulation fait place sous le même sceau de la dissimulation grâce à la reconnaissance et l'affirmation de la conjonction originelle entre la vérité et la non-vérité. Dès lors, la dissimulation devient, à la fois, un lieu de dé-clement et clement de l'Être. Cette approche est possible parce que la co-appartenance originelle entre la vérité et la non-vérité rompt avec la primauté accordée, autrefois, au rapport de l'Être à la vérité dans le processus de dé-voilement de l'Être. De cette manière, l'unité fondamentale entre la vérité et la non-vérité

supprime radicalement l'occultation fragrante et déroutante qui n'admettait nullement la non-vérité dans le processus du dévoilement de l'Être. La présence de l'Être dans la non-vérité donne de saisir une autre entente de l'Être. Dorénavant, une autre compréhension de l'Être devient possible avec la présence de l'Être dans la non-vérité, voire dans l'inauthenticité. La conséquence de cette thèse, c'est la fin de l'assombrissement du monde. La présence de l'Être dans la non-vérité, l'inauthenticité, permet de sur-monter l'absorption de l'humanité par la technique moderne. Ce qui signifie que la culture cybernétique met éminemment en lumière l'Être en sa vérité et non-vérité décelante. En d'autres termes, la présence de l'Être dans la non-vérité, l'existence inauthentique, est le signe que la culture cybernétique est épiphanie, donation et éclosion de l'Être. *In fine*, la présence de l'Être dans la non-vérité, l'inauthenticité, est la marque visible et substantielle que la culture cybernétique est un faire-signe, un phénomène, une révélation, une manifestation de l'Être en sa vérité et non-vérité décelante. Autrement dit, la culture cybernétique est un lieu de présenteté de l'Être au sens de présence de l'Être. Ainsi, elle est un *topos*, une région, une localité de révélabilité de l'Être. La culture cybernétique est donc une émanation, une donation, une monstration de l'Être.

Conclusion

L'oubli de l'Être préoccupe Martin Heidegger au point que la question de l'Être en sa vérité décelante se présente comme le centre de toute sa pensée philosophique. L'intérêt et la portée du philosophe heideggérien sont liés à la question de l'Être. Pour lui, l'Être est le thème authentique et unique de la philosophie. Dans son philosophe, l'oubli de l'Être renvoie au recouvrement, à l'occultation de l'Être. Cet oubli initié sous Platon et Aristote connaît son sommet, son apogée, avec la technique moderne. Pour lui, cette dernière est non seulement une menace pour

l’Être, l’humanité et la planète, mais aussi une interpellation à re-nouer avec la question de l’Être en sa vérité dé-celante. Ce regard phénoménologique du Badois au sujet de l’essence de la technique indique que l’absorption de l’humanité par la technique ne peut être sur-montée à condition de réveiller la question de l’Être, mieux se ré-concilier avec l’Être. Face à cette thèse heideggérienne, quelques questions émergent, à savoir : sans le retour à l’Être, l’humanité et la planète sont-elles condamnées à mourir ? En dépit du réveil de l’Être, l’absorption de l’humanité par le règne et l’emprise de la saturation de la culture cybernétique dans notre environnement communicationnel et l’usage abondant des TIC, de nos jours, est-elle possible sans l’affirmation de la co-appartenance originelle de la vérité et la non-vérité du processus de dé-cèlement de l’Être ? Autrement dit, malgré le réveil de la question de l’Être, la menace persistante de la fin de l’Être, l’humanité et la planète ne trouve-t-elle pas son fondement dans l’oubli de la non-vérité du processus de dé-cèlement de l’Être ? De surcroît, Heidegger, en accordant la primauté à la vérité dans le processus de dés-assombrissement de l’Être, qui a abouti à une occultation flagrante et déroutante de la non-vérité, n’aurait-il pas renforcé l’oubli de l’Être ? Cette occultation de la non-vérité du processus de dé-cèlement de l’Être n’a-t-elle pas accentué l’absorption de l’humanité par la technique moderne ? Face à cette occultation flagrante et déroutante de la non-vérité, nous nous sommes interrogés en ces termes : si l’Être se tient et se dit dans la vérité, peut-il aussi se tenir et se dire dans la non-vérité ? Telle est la question à laquelle nous avons tenté de répondre dans cette analyse. La méthode d’analyse phénoménologique que nous avons proposée a l’insigne avantage de dé-voiler à travers une pertinente réflexion, non seulement la présence de l’Être dans la non la non-vérité, l’inauthenticité, qui aboutit à une autre entente ou

compréhension de l’Être, mais aussi ce qui se cache derrière la présence de l’Être dans la non-vérité.

La portée socio-utilitaire de ce travail est, d’abord, d’inviter les mortels d’aujourd’hui à la sérénité, attitude de “ *ni chaud ni froid* ” vis-à-vis de la culture cybernétique et des TIC. Ce que Heidegger traduit par “ *égalité d’âme* ”. Celle-ci permet aux mortels de se tenir dans un rapport libre à la technique. « *Le rapport est libre quand il ouvre notre être (Da-sein) à l’essence (Wesen) de la technique* » (1958 : 9) écrit le Fribourgeois. Ensuite, cette étude convoque les mortels à plus de responsabilité. L’homme doit se laisser interroger par le péril, le danger extrême actuel. Une véritable éducation à la responsabilité comme chemin de salut de l’homme et l’écologie s’impose puisque ce sont l’homme et la nature en relation de co-existant qui sont menacés. À cet effet, le Pape Jean-Paul II affirme : « *L’éducation à la responsabilité écologique est nécessaire et urgente : responsabilité envers soi-même, responsabilité à l’égard des autres et responsabilité à l’égard de l’environnement* » (1990 : 13). Enfin, cette étude enjoint aux mortels d’aujourd’hui de penser de façon profonde et subséquente le rapport refoulé de l’Être avec la non-vérité. Séjournant dans le Quadriparti, c’est-à-dire, l’espace de rencontre entre le ciel et la terre, les divins et les mortels, l’homme re-découvre son essence – ententif et berger de l’Être – au point que le sage de Messkirch affirme : « *Pleins de mérites, mais en poète, l’homme habite sur cette terre* » (1958 : 228). Saisie en teneur phénoménologique, l’habiter poétique de l’homme comme être-jeté, qui lui donne la pleine mesure de son être-au-monde, est substantiellement indissociable de l’activité de penser, c’est-à-dire, philosopher. Que signifie « Penser » ? « *Penser est l’engagement par l’Être pour l’Être* » (1966 : 68) affirme le Fribourgeois. Penser, c’est être en rapport avec l’Être.

Au regard du péril actuel, penser, c’est se ré-concilier avec l’Être. Se ré-concilier avec l’Être, re-nouer avec la pensée

pensante, la méditation de l'Être, n'est pas la portée socio-utilitaire de notre étude, mais plutôt tirer sur la sonnette d'alarme en invitant les mortels d'aujourd'hui, d'une part, à la sérénité et plus de responsabilité et, d'autre part, de ressusciter le rapport refoulé de l'Être avec la non-vérité, autrement dit, la connexion originelle entre la vérité et la non-vérité. L'enracinement dans l'Être en sa totalité permet à l'homme d'avoir un regard de sérénité sur le règne et l'emprise de la saturation de la culture cybernétique dans notre environnement communicationnel et l'usage abondant des TIC, de nos jours.

Pour clore, la portée socio-utilitaire de notre travail est non seulement d'interpeller l'homme contemporain à plus de sérénité, c'est-à-dire, une assurance de soi de la pensée ; l'assurance d'avoir établi le contact avec « ce qu'il y a à considérer » (1985 : 152) ou « ce qu'il importe de penser » (1958 : 23) écrit le Badois ; et une véritable responsabilité, c'est-à-dire, à une prise de conscience des conséquences du déséquilibre et de la dévastation de la nature sur l'homme et la planète ; mais aussi de ressusciter le rapport oublié de l'Être avec la non-vérité, c'est-à-dire, déplacer, désormais, le curseur dans le sens du rapport Être et non-vérité, de sorte à parvenir à une entente globale de l'Être comme présence dans la vérité et la non-vérité. L'enjeu ici est la liberté de l'homme vis-à-vis de la culture cybernétiques et des TIC tant ceux-ci installent et engloutissent les mortels dans leurs productions. *In fine*, notre étude vise, d'une part, à ramener les mortels à leur essence originelle et, d'autre part, à réveiller et à affirmer la présence de l'Être dans la non-vérité, autrement dit, exprimer la conjugaison ou la co-appartenance originelle de la vérité et la non-vérité.

La présence de l'Être dans la non-vérité comme l'aboutissement de cette étude montre que l'Être et la non-vérité s'entre-appartiennent. Cette co-appartenance originelle repose sur le fait que l'Être et la non-vérité sont liés d'une manière essentielle et leurs essences s'entre-appartiennent à l'instar de

l'Être et la vérité. Si l'Être se tient et se dit dans la vérité, selon Heidegger, alors l'Être se tient et se dit dans la non-vérité, selon la conclusion de notre recherche théorique et fondamentale, comme position que nous avons voulu défendre. En ce sens, notre point de vue vient élargir la connaissance de l'Être, qui est au centre de la préoccupation de la pensée du sage de Messkirch. Cette opinion vient donc déplacer le curseur dans le sens d'une plus grande connaissance de l'Être en tant qu'Être se dé-voilant en sa totalité, c'est-à-dire, affirmant un rapport de l'Être, à la fois, avec la vérité et la non-vérité, que sûrement les penseurs matinaux grecs avaient intentionné. Cet apport novateur dans le champ de penser heideggérien voudrait signifier que la pensée du plus grand philosophe du XX^e siècle – Heidegger – apparaît moins éclatante en sa teneur philosophique du fait de l'occultation flagrante et déroutante de la non-vérité du processus de dé-cèlement de l'Être. Dès lors, l'Être se dé-voilant dans son rapport à la non-vérité doit faire l'objet d'une analyse profonde et subséquente. Au demeurant, ce contrepoint mené à travers cette étude vise moins à critiquer le penseur Martin Heidegger que de voir comment le rapport de l'Être avec la non-vérité doit être réveillé et affirmé pour saisir l'Être en sa totalité, sa globalité, son entièreté.

Par ailleurs, une lecture phénoménologique de la présence de l'Être dans la non-vérité, l'inauthenticité, révèle, en toute clarté, que l'emprise de la saturation de la culture cybernétique dans notre environnement communicationnel et l'usage abondant des TIC, de nos jours, est le signe d'une expérience, d'un phénomène, d'une manifestation de l'Être. Énoncer avec force la présence de l'Être dans la non-vérité, l'inauthenticité, c'est affirmer que l'emprise de la saturation de la culture cybernétique dans notre environnement communicationnel et l'usage abondant des TIC de, nos jours, est un sceau, un signe, un étalage de l'Être. Décréter la présence de l'Être dans la non-vérité, l'inauthenticité, c'est affirmer que l'emprise de la saturation de

la culture cybernétique dans notre environnement communicationnel et l'usage abondant des TIC, de nos jours, est une révélation, une marque, une éclosion, une donation de l'Être. Reconnaître la présence de l'Être dans la non-vérité, l'inauthenticité, c'est certifier que l'emprise de la saturation de la culture cybernétique dans notre environnement communicationnel et l'usage abondant des TIC, de nos jours, est une révélation, une exposition de l'Être. En fin de compte, affirmer la présence de l'Être dans la non-vérité, c'est énoncer avec force, décréter, reconnaître que la culture cybernétique est une apparition, une donation, un étalage, une exposition, une manifestation, une éclosion, une expérience, une monstration de l'Être.

Concernant la libération de l'Être suite à son absorption par la technique moderne, seule l'affirmation de la présence de l'Être dans la non-vérité donne lieu de sur-monter cette emprise de l'humanité par la technique moderne et de faire cesser la menace de destruction de l'homme, la nature et la planète. Procéder au réveil et à l'affirmation de la co-appartenance originelle de la vérité et la non-vérité, c'est mettre un terme à la détresse actuelle de l'humanité, à l'assombrissement du monde, qui trouve son fondement dans la course et la frénésie au mesurable, au calculable, à l'avoir et la consommation des mortels plutôt que le rapport à l'Être dans sa totalité, sa globalité, son entièreté, c'est-à-dire, le rapport de l'Être, à la fois, à la vérité et à la non-vérité. Cette emprise de la saturation de la culture cybernétique dans notre environnement communicationnel et l'usage abondant des TIC, de nos jours, est le sceau, le signe, l'expression significative de la présence de l'Être dans la non-vérité, l'inauthenticité. Elle exprime une éclosion, une émanation, une monstration de l'Être en sa vérité et non-vérité dé-celante. Seul le réveil et l'affirmation de l'Être en sa globalité, sa totalité, c'est-à-dire, l'Être dans un rapport simultané à la vérité et la non-vérité, permet à l'homme, la nature

et la planète d'être sauvés, et d'emprunter authentiquement le chemin d'émergence ou de développement humain et écologique intégral.

En somme, la présence de l'Être dans la non-vérité, l'inauthenticité, met en évidence que le règne et l'emprise de la saturation de la culture cybernétique dans notre environnement communicationnel et l'usage abondant des TIC, de nos jours, est la marque ou le sceau, d'une apparition, d'une éclosion, une révélabilité, d'une monstration de l'Être. Ce qui veut dire que la culture cybernétique est signe, expression, donation, monstration de l'Être. De plus, le réveil et l'affirmation de la conjugaison, la connexion, la co-appartenance originelle de la vérité et la non-vérité se présentent comme l'authentique voie de sauvetage de l'Être, de l'humain, de l'environnement et de la planète. Sauver l'Être et la planète, n'est-ce donc pas procéder au réveil et à l'affirmation de la co-appartenance originelle de la vérité et la non-vérité au sujet du processus de dé-cèlement de l'Être en sa totalité ?

Tout ce déploiement montre, d'une part, qu'il faut re-penser la place de l'Être dans l'inauthenticité, la non-vérité comme éclaircie, épiphanie, monstration et, d'autre part, ce n'est qu'à partir de l'Être que se pense substantiellement l'essence de la culture cybernétique. Ainsi, penser l'essence de la culture cybernétique, c'est se trouver sur le plan de l'histoire de l'Être. En dernier ressort, la méditation sur l'essence de la culture cybernétique offre à l'homme un « autre commencement » : dans la fin de la métaphysique gît l'« autre commencement » d'une pensée entièrement neuve. Commencer, n'est-ce pas initier ? Plus en profondeur, commencer, n'est-ce pas une mise à l'épreuve ?

Références bibliographiques

AUBENQUE Pierre, 2013, « Du débat de Davos (1929) à la

- querelle parisienne sur l'humanisme (1946-1968) : genèse, raisons et postérité de l'anti-humanisme heideggérien : Faits, concepts, débats », In : Heidegger et la question de l'humanisme, B. PINCHARD, pp. 227-238, PUF, Paris
- BELLET Maurice**, 1995. *Le lieu perdu. De la psychanalyse du côté où ça se fait*, Desclée de Brouwer, Paris
- DESCARTES René**, 2016. *Discours de la méthode*, Flammarion, Paris
- FEDIER François**, 2013, « Lichtung », In : Le Dictionnaire Martin Heidegger : Vocabulaire polyphonique de sa pensée, P. ARJAKOVSKY & H.F.LORNORD, pp. 769-778, Cerf, Paris
- GOURDAIN Sylvaine**, 2017, « Le retrait de l'Ereignis, ouverture à l'impossible », In : *Lire les Beitrage zur Philosophie de Heidegger*, A. SCHNELL, pp. 176-196, Hermann, Paris
- GOURINAT Michel**, « La querelle de l'ontothéologie », in Cahiers de recherches médiévales, N° 2 Décembre 1996, pp. 85-93.
- HEIDEGGER Martin**, 1958. *Essais et conférences*, Gallimard, Paris
- HEIDEGGER Martin**, 1962. *Le principe de raison*, Gallimard, Paris
- HEIDEGGER Martin**, 1966-1976. *Questions III et IV*, Gallimard, Paris
- HEIDEGGER Martin**, 1967. *Introduction à la philosophie*, Gallimard, Paris
- HEIDEGGER Martin**, 1968. *Questions I et Questions II*, trad. Kostas Axelos, Jean Beaufret, Paris, Gallimard.
- HEIDEGGER Martin**, 1973. *Approche de Hölderlin*, Gallimard, Paris
- HEIDEGGER Martin**, 1976. *Acheminement vers la parole*, Gallimard, Paris
- HEIDEGGER Martin**, 1985. *Concepts fondamentaux*, Gallimard, Paris
- HEIDEGGER Martin**, 1986. *Être et Temps*, Gallimard, Paris

- HEIDEGGER Martin**, 2012. *Qu'appelle-ton penser ?*, PUF, Paris
- HÖLDERLIN Friedrich**, 2014. *Les hymnes*, Paris, Vanneaux.
- JARAN François**, « L'onto-théologie dans l'œuvre de Martin Heidegger. Récit d'une confrontation avec la pensée occidentale », in Philosophie, n° 91, 2006, pp. 37-62.
- KOUAKOU Antoine**, « Culture et violence chez Martin Heidegger », in LE KORE, N° 39, 2007, pp. 20-29.
- TANOH Jean Gobert**, « Pourquoi Heidegger ? », in RESPETH, n° 1, 2013, pp. 5-10.
- TRAWNÝ Peter**, 2014, *Heidegger et l'antisémitisme. Sur les « Cahiers noirs »*, Seuil, Paris